

Un soir de bal...

Noré Brunel

Jean d'Yvelise

Un soir de bal...

E. T. A., 1948.

UN SOIR DE BAL...

Roman inédit, par Jean d'YVELISE

I

Grisettes grises

C'était à la dernière Mi-Carême...

Un bal masqué populaire battait son plein dans le quartier populeux de la Convention. Cinquante couples, plus ou moins cocasses par leurs travestis, tournaient, glissaient ou gesticulaient dans des javas ou des valse frénétiques, des tangos lascifs ou des swings effrénée.

Parmi tous ces jeunes gens qui s'en donnaient ainsi à cœur joie, il n'en était pas un seul qui n'eût son souci. Il faudrait retourner au travail le lendemain — et vivre. Et la vie devenait de plus en plus dure. Mais bah ! On n'a qu'un temps pour s'amuser et il est bon d'oublier, ne fut-ce que pour quelques heures, les contraintes de l'existence.

Les assistants qui ne dansaient pas se détournèrent de la piste pour suivre des yeux, dans un même mouvement de curiosité, deux petites midinettes, deux grisettes plutôt, qu'on eût dites sorties d'un dessin de Gavarni ou de Daumier ou échappées d'une des scènes de la *Vie de bohème*.

Ravissantes toutes les deux avec leur chevelure à la Mimi Pinson, leur robe longue, leur taille de guêpe et le bouquet de violettes dont elles s'étaient parées — des bouquets de violettes qui n'étaient, hélas, plus à deux sous !

Elles portaient un loup de velours noir sur leur visage, mais ce qui demeurait visible de leurs traits était magnifiquement prometteur.

À peine avaient-elles franchi le seuil et s'aventuraient-elles dans la foule que deux jeunes gens les happèrent. C'étaient deux beaux garçons, grands

et larges d'épaules, bien « balancés » comme on dit dans le peuple, et qui portaient un costume de cow-boy. Ils avaient un loup, eux aussi, un loup qui laissait à découvert des lèvres sensuelles et qui, par les fentes réservées aux yeux, livrait passage à la lueur d'un regard ardent.

Si elles avaient dû choisir leurs cavaliers, les deux grisettes les auraient certainement élus. Pourquoi, séduisants comme ils l'étaient, n'avaient-ils pas de cavalières ? Ils arrivaient, eux aussi, et n'avaient pas eu le temps de faire leur choix.

Le rapprochement était singulier de ces chevaliers des pampas avec les héroïnes de Murger. Mais ils formaient vraiment de beaux couples et bien des regards étaient braqués sur eux.

Durant bien près de deux heures ils ne manquèrent pas une seule danse, jalousés par des garçons qui auraient bien voulu tenir à leur tour dans leurs bras les deux jolies grisettes et par les filles qui eussent aimé se laisser entraîner par les cow-boys. Il allait être minuit. L'un des cavaliers proposa :

— On va boire une coupe de champagne ?

— Oh ! cela coûte si cher... Nous nous contenterons d'un soda ! protesta l'une des jeunes filles qui avait déclaré se nommer Musette.

— Pensez-vous ! Une fois n'est pas coutume et ce n'est pas tous les jours la Mi-Carême.

L'autre garçon remarqua :

— Par les temps qui courent, on pourrait dire que c'est tous les jours le Carême tout entier !

Ce qui fit rire les jeunes filles.

Ils entrèrent dans un établissement de la place, s'assirent à l'écart, et celui des garçons qui paraissait être le plus téméraire proposa qu'on fît plus ample connaissance en jetant bas les masques. Les deux jeunes filles y consentirent et il y eut un instant d'émoi. Les grisettes, l'une brune, et

l'autre blonde, étaient délicieuses et les deux garçons, le plus téméraire surtout, d'une mâle beauté.

— Ce que vous pouvez être jolies ! Hein ? Ils n'en ont pas des tas comme vous dans le grand monde !

L'observation fit rire les jeunes filles. La brune remarqua :

— Seulement, dans le grand monde, les messieurs ont la courtoisie de se présenter les premiers aux dames... du moins à ce que j'ai lu dans un livre.

— Mais dans le peuple aussi, voyons ! On n'est pas des mal appris ! Moi je me nomme René Faure et je suis opérateur de cinéma de mon métier. Ce soir, j'ai mis un remplaçant.

— Et moi, dit l'autre, c'est Jean Martin qu'on m'appelle. Je travaille chez un ébéniste du quartier.

Ils s'attendirent à ce que leurs compagnes déclinaient leurs noms. La plus délurée, qui était la brune, eut un adorable sourire et dit :

— Moi, je suis Fanchon et mon amie Musette.

— Bien sûr ! Vous nous avez dit ça en dansant. Mais Fanchon, Musette, ce sont des noms de 1900 et même d'avant, je crois bien. De jolis noms, mais qui sont passés de mode. Vos vrais noms ?...

— Il est préférable que vous ne les sachiez pas encore. C'est tellement plus amusant ! Il est bon qu'une femme garde un peu de mystère.

René et Jean observaient les mains de leurs danseuses. À leur finesse, à la façon dont elles étaient soignées, ils pressentaient qu'ils n'avaient pas affaire à des ouvrières. Peut-être des dactylos, des secrétaires ? Leur langage dénotait de l'éducation et de l'instruction. C'étaient peut-être des institutrices ou des demoiselles des postes, après tout ?

Jean Martin se sentait un peu intimidé, mais René Faure, l'opérateur, était à son aise. Il avait poussé ses études jusqu'au brevet et ne faisait guère de fautes de français en parlant et en écrivant.

Il fit sauter le bouchon de la bouteille qu'on leur avait servie et fit mousser le champagne dans les coupes. Puis, levant la sienne :

— Tchîn tchîn ! dit-il. Et au plaisir de nous revoir !

Fanchon et Musette s'amusaient beaucoup. Lorsque la bouteille fut vide, Fanchon proposa :

— Nous allons en boire une autre !... Ce sera mon tour !

— Vous n'y pensez pas, voyons ! Depuis quand les femmes paient-elles ?

Et Jean Martin ajouta aux paroles de René :

— La seconde sera pour moi. Une bouteille chacun, ce n'est pas ça qui va nous ruiner. Et on a tant de plaisir d'être avec vous !

Il s'enhardissait, lui aussi, sans doute sous l'influence du champagne.

Le champagne, en effet, troubla la tête des grisettes qui, avant de remettre leur loup pour retourner au bal, se laissèrent prendre un baiser.

Il y avait maintenant beaucoup moins de couples dans la salle, mais l'animation y était encore assez grande. Un Indou de Vaugirard ou de Grenelle dit en passant à côté de René et de Fanchon :

— Dites-donc, les cow-boys, quand vous aurez assez des mômes, vous pourriez nous les passer.

Vers une heure du matin, Musette déclara qu'elle était un peu lasse et demanda à sa compagne de rentrer. Mais Fanchon était très lancée.

— Rentrer, chérie ! Pour une fois qu'on s'amuse vraiment !... Non ! Mais on va se reposer. Je veux rendre à nos cavaliers leur politesse.

Ils sortirent. Une voiture passait.

— Taxi ! s'écria Fanchon.

Et elle sauta La première dans la voiture. Ils s'y trouvèrent assis tous les quatre, pressés les uns contre les autres, et Fanchon donna l'adresse d'un établissement de Montparnasse.

— Vous faites des folies ! remarqua René.

— Bah ! Vous l'avez dit vous-même : une fois n'est pas coutume ! Et puis... mais ne le dites pas ! j'ai gagné à la Loterie Nationale.

— Oh ! alors...

Ce n'était certainement pas la première fois que la pseudo Fanchon venait dans l'établissement, et René Faure en fit la remarque. Elle se dirigea sans hésitation vers les salons particuliers et le gérant la salua en habituée. Alors il se dit que c'était une « poule de luxe », une entretenue, et devint moins respectueux.

Il voulut lui donner un baiser sur la nuque, mais elle se rebiffa :

— Ah ! non, pas cela... On s'amuse, mais gentiment.

Musette se montrait maintenant quelque peu gênée et Jean Martin se demandait ce qui lui arrivait. Fanchon commanda des huîtres, du foie gras et du champagne.

Bah ! On profitait d'une occasion. Ce n'était évidemment pas tous les jours...

Fanchon s'était assise à la gauche de René, sur la banquette, et Musette avait Jean à sa droite, assis sur des chaises-fauteuils qui se touchaient. Il y avait un large divan sur l'un des côtés du cabinet.

À la deuxième coupe de champagne — c'était la quatrième ou la cinquième de la soirée ! — Fanchon perdit la tête. Elle se pencha vers René et, la langue pâteuse, lui dit :

— Vous êtes vraiment un beau gosse, vous savez !

— On fait ce qu'on peut ! répondit-il en souriant. Mais vous, alors... vous, c'est formidable !

Il la sentait chavirer et versait le champagne sans retenue. Cependant, Musette et Jean se montraient plus circonspects. Fanchon éclata de rire.

— C'est étonnant, bredouilla-t-elle en mâchant une partie de ses mots... J'sais pas ce que j'ai... Tout tourne... J'dois être un peu grise.

— Une grisette grise ! dit René. Allez vous allonger quelques instants sur le divan.

Il se leva, lui offrit son bras et s'assit à côté d'elle. Musette se sentait elle aussi mal à l'aise, quoiqu'elle eût moins bu. Jean chercha à lui enlacer la taille mais elle se dégagea, ayant encore la force, la volonté de réagir.

Quant à Fanchon, elle avait passé son bras autour du cou de René et elle disait, avec des hoquets :

— T'es beau vrai ! T'es un beau gosse !

Musette tourna ses regards de leur côté. Elle vit qu'ils se donnaient un baiser à pleines lèvres. Alors, prise de peur, elle s'écria :

— Solange ! Solange ! Pense à Georges f

Le nom frappa Fanchon comme un cri d'alarme. Elle se dégagea, pressa son front de ses mains et murmura :

— C'est insensé ! Qu'est-ce que j'ai eu ?

Mais René chercha à la ressaisir en la prenant aux épaules. Elle se débattit :

— Non, non ! Je vous en prie...

Il était très allumé.

— C'est pas maintenant qu'il faut me laisser tomber, dit-il. Tu as commencé... Ce n'est pas moi...

Ils avaient engagé une lutte. Elle cria :

— Laissez-moi ou j'appelle !

Et Jean cria :

— René ! René ! Sois raisonnable !

Fanchon-Solange avait pu se dégager. Elle bondit et courut vers la porte. Musette la suivit et ils demeurèrent seuls, les deux cow-boys, ahuris par ce qui arrivait :

— Les femmes... murmura René, c'est incompréhensible. C'est... c'est formidable !

Jean, plus objectif, remarqua :

— Maintenant c'est nous qui devons payer ! Et je n'ai pas seulement deux cents francs en poche !

— Un coup monté, dit René. Nous avons été faits comme des gosses.

Il ferma les yeux et les rouvrit sur une exclamation de son camarade :

— Son sac ! Elle a laissé son sac !

Un sac à main de cuir rouge gisait à terre. Jean se baissa pour le ramasser. Il remarqua des initiales : S. d. R.

— Ça !... fit-il.

René s'était remis debout. Il bégaya :

— Nous allons peut-être savoir son nom.

Il prit le sac des mains de Jean, l'ouvrit et y plongea sa main droite qui en retira une liasse de billets. Il les compta :

— Quinze mille balles, vieux ! On va pouvoir payer.

Et il poursuivit sa fouille. Il y avait dans le sac deux cartes de visite, deux bostols sur lesquels ce nom était gravé : « Solange des Rieux ».

— Quelque petite comtesse, dit-il. C'est formidable !

Un pneumatique portait comme adresse : « M^{me} Solange des Rieux, 37, rue de La Tour (XVI^e) ».

Une immense surprise se peignit sur le visage des deux garçons.

— Des toquées, dit René, ou des allumeuses. C'est insensé !

Il prit une partie des billets, enveloppa le sac dans un journal qu'il avait dans sa poche et sonna. Le garçon apparut.

— L'addition, demanda René.

Il paya et entraîna Jean.

— Viens !

Il avait sur les lèvres la brûlure du baiser de Solange.

II

Réveil

Dans une ravissante chambre d'un hôtel particulier de la rue de la Tour, une jeune femme s'éveillait. Le soleil indiscret entrait par une fenêtre. La jeune femme ouvrit les yeux, les referma, fit une petite moue, s'étira, rouvrit les yeux, et murmura :

— Ça... le soleil de ce côté, déjà...

Elle chercha sa montre sur la table de chevet, ne l'y trouva pas et remarqua qu'elle l'avait gardée à son poignet.

« J'étais grise... » se dit-elle.

Elle sut qu'il était une heure de l'après-midi. Elle avait dormi d'un sommeil de pierre. Une pensée lui vint, un nom qu'elle prononça : « Aline »...

Aline Jouvenel, la Musette de la nuit d'orgie, faisait sa toilette dans la salle de bains attenante à la chambre et mitoyenne de celle où Solange dormait. On entendait couler les robinets.

Les souvenirs revinrent à la jeune femme et ces mots traduisirent son sentiment :

— Si Georges savait ça !...

Solange des Rieux se sentait physiquement assez mal. Elle avait l'estomac barbouillé et la bouche pâteuse. C'était le classique mal aux cheveux des lendemains de noce. Elle connaissait ça parce que son mari, Georges, un

jeune industriel très fortuné et quelque peu fêtard, l'avait bien souvent entraînée à des soupers où le champagne avait coulé généreusement.

Aussi bien, l'état où elle se trouvait ne l'aurait guère inquiétée s'il n'y avait eu en elle autre chose : non pas du remords peut-être mais une gêne.

C'était à elle que l'idée était venue de s'amuser. Elle avait dit à Aline une petite amie de pension qui venait bien souvent lui tenir compagnie lorsque Georges était en voyage :

— Nous allons faire quelque chose d'original. Plutôt que de nous mêler aux gens de notre monde demain, nous irons danser dans un quartier peuple... pour voir.

Une fantaisie comme on en a chez les gens du monde. Aline avait remarqué :

— S'il nous arrive quelque chose ?...

— Que veux-tu qu'il nous arrive, voyons ! Les gens du peuple savent s'amuser. Et puis c'est pittoresque, c'est coloré, c'est chaud, un bal masqué populaire. Nous nous figurerons être deux petites ouvrières. Tu verras, ce sera très drôle !

Il leur avait été facile de trouver deux costumes de grisettes et, libres de toute entrave, elles étaient parties pour ce quartier de la Convention qui, avec la place d'Italie, est par excellence le centre populaire et populeux de la rive gauche.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et Aline entra dans la chambre, seulement vêtue d'un saut-de-lit. Elle vint s'asseoir à côté de Solange.

— Chérie ! As-tu dormi ?

— Comme une marmotte. Et toi ?

— Je n'ai fait qu'un somme jusqu'à midi. Je suis venue, tu n'as rien entendu.

— Je m'éveille, dit Solange. Quand on a fait la fête, le plus pénible se sont ces réveils. Je vais sonner pour qu'on nous monte un verre de Vichy.

— Moi je préférerais du café, très, très fort. Ton eau de Vichy va me noyer l'estomac.

— Tu as raison, dit Solange qui sonna.

La femme de chambre vint aux ordres. Solange sauta du lit et passa à son tour dans la salle de bains où Aline la suivit.

— Ta fantaisie, dit-elle, nous aurions pu la payer cher. Heureusement, j'ai gardé mon contrôle. Ma pauvre Solange, tu étais vraiment ivre, tu sais ?

— Peut-être moins que tu ne le crois, Aline. Le champagne, j'ai l'habitude. Si j'étais grise c'était surtout...

— Non, je n'en crois rien. Tu aimes trop ton mari, tu es trop sensée, trop sage pour avoir eu, de sang-froid, seulement la pensée de trahir tes devoirs.

— Est-ce qu'on sait, ma petite ? Tu n'es pas mariée, mais tu es femme. Même lorsque je ne connaissais pas l'amour, à la pension, tiens... il m'arrivait, comme à nous toutes, de me sentir bizarre, de désirer... l'aventure. Le mariage ne nous met pas à l'abri de ces choses, de ces surprises. Peut-être bien, au contraire...

— Mais c'est effrayant !

Solange sourit.

— Pas tellement, va.

— Après dix-huit mois de mariage, toi, dire cela ! Vrai, Solange tu m'étonnes et tu m'inquiètes.

— Eh bien ! Est-ce que ton cow-boy ne t'avait pas troublé un peu la cervelle, à toi aussi ?

— Je crois plutôt que c'est le champagne.

— Et, cependant, je t’observais. Avant d’en avoir bu tu te pressais contre lui, en dansant. Non ! Il faut être sincère avec soi-même. Quand un beau garçon nous tient dans ses bras nous ne sommes plus tout à fait nous-mêmes. On danse beaucoup moins par joie de tourner ou de glisser sur un parquet que par plaisir de se sentir enlevée par deux bras quand ces bras sont ceux d’un beau garçon. Et nos danseurs d’hier étaient des « costauds », comme on dit chez le peuple. Mais, voyons, ma petite Aline, si ça ne nous avait rien dit, si nous n’avions voulu que danser, serions-nous allées boire avec nos cavaliers ? N’en aurions-nous pas cherché d’autres ? Un pari que si deux pauvres types malbâtis nous avaient abordées, lorsque nous sommes entrées au bal, nous nous serions refusées...

— Tu as peut-être raison, reconnut Aline Jouvenel en baissant les yeux. Quand même, il a mieux valu que l’aventure n’ait pas eu d’autres suites. Je persiste à penser que j’ai bien fait en jetant un cri d’alarme.

— Tu as bien fait, oui. Mais aussi grise que j’aie pu être, je me serais ressaisie. Il est des limites qu’on ne franchit pas.

La femme de chambre frappa à la porte et entra, portant un plateau sur lequel reposaient deux filtres et un sucrier.

Solange rassembla ses cheveux, passa une robe de chambre et sortit avec Aline de la salle de bains. Quand elle fut assise, et le murmura, comme si elle se fût parlée à elle-même :

— La limite, j’y suis allée bien près. Mais j’avais des circonstances atténuantes : le champagne et... et la beauté de ce René. N’est-ce pas qu’il est bien ?

— Beaucoup mieux que son ami, en vérité.

Solange éclata de rire.

— Suppose, dit-elle, que ce soit à toi qu’il ait échoué. Qu’aurais-tu fait ?

— J’étais plus lucide que toi !

Ce n'était pas une réponse, mais Solange ne poussa pas plus avant la petite torture qu'elle infligeait à son amie. Elle proposa :

— Nous allons achever notre toilette, nous nous habillerons, nous déjeunerons d'un rien et nous irons ensuite faire un tour au Bois en voiture.

— Si tu veux. L'air nous fera du bien.

— Un peu mal aux cheveux, toi aussi ?

— Je suis si peu habituée à ces extravagances !

— On s'y fait ! Tu verras quand tu seras mariée.

— Oh ! le plus tard possible.

— Pourquoi donc ? C'est amusant le mariage. Oh ! bien sûr, ça ne va pas toujours tout seul. Tiens ! Je sais que Georges me trompe. Au début j'en ai souffert un peu. Et puis je m'y suis habituée. On doit pouvoir s'habituer à tout. Mais le mariage a tout de même du bon. D'abord il nous libère.

— Tiens ! Je croyais qu'il enchaînait...

— Certaines femmes, peut-être. Il est vrai qu'à l'époque où nous vivons, les jeunes filles s'émancipent d'elles-mêmes. Tu viens ?

Elles retournèrent à leur toilette et continuèrent de bavarder. C'étaient deux oiseaux qui gazouillaient, deux linottes à la tête légère, une jeune femme et une jeune fille modernes et riches.

Il allait être deux heures de l'après-midi quand elles s'attablèrent pour déjeuner d'un reste de poulet froid et d'oranges.

Près de partir, Solange chercha son sac. Il n'était nulle part.

III

Le vertige persiste

Solange commençait de s'affoler.

— Il devait y avoir une assez grosse somme, et puis des lettres, et peut-être une de mes photos !

Aline, plus calme, l'engagea à réfléchir.

— Il ne faut jamais perdre la tête dans ces cas-là. C'est assez qu'on ait perdu autre chose. Voyons, tâche de te souvenir : avais-tu ton sac dans le taxi qui nous a ramenées ?

— Comment veux-tu que je sache ! J'étais accablée de honte ? et tu sais bien que je n'avais plus ma tête à moi !

— Lorsque nous sommes arrivés au restaurant, tu étais encore assez calme... Tu dois te rappeler.

— Il me semble bien, dit Solange, que j'avais mon sac à côté de moi quand nous nous sommes attablés. Je crois même y avoir pris mon mouchoir. Il sera tombé sous la banquette lorsque nous sommes allés sur le divan.

— Eh bien ! on l'aura retrouvé. Il suffirait de téléphoner...

— Non, il ne faut pas téléphoner, Aline. Il faut aller voir. Il arrive qu'en téléphonant on donne l'éveil à une femme de salle plus ou moins honnête, qui n'a pas vu l'objet qui le recherche et...

— Voyons ! Un sac, ça se voit ! Si tu as eu affaire à un serviteur indélicat...

— Il a pu tomber sous la banquette et les balais des femmes de service ou des garçons de salle ne vont pas toujours sous les banquettes. Tu vas partir, Aline. Le chauffeur te conduira.

— Pourquoi moi, et si c'est moi, pourquoi le chauffeur ? Tu sais bien que je conduis comme Phaëton lui-même ! Mais je pense qu'il serait préférable que tu fasses toi-même la démarche.

— Non, chérie. Si j'ai affaire au gérant il me connaît.

— Justement ! Il ne te posera pas cinquante questions tandis que moi... Et d'ailleurs je serai bien obligée de dire ton nom ! Et il y a tes initiales sur le sac. Et il y a peut-être des lettres à l'intérieur...

— Je sais, je sais, ma petite Aline. Mais ça me gênerait de sentir sur moi le sourire du gérant... Tu ne comprends pas ?...

— Oui, bien sûr... Eh bien ! je pars. Fais seulement sortir la voiture.

En moins de deux minutes, l'auto était rangée devant la porte. Aline y monta et mit en marche. Demeurée seule, Solange passa dans son studio, se plongea dans un fauteuil et alluma une cigarette. La perte de son sac l'ennuyait. Georges lui demanderait ce qu'elle en avait fait et elle serait obligée d'inventer une histoire... Certes, ce n'était pas tellement cela qui la gênait. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était qu'elle allait être sans argent. Il y avait bien la banque, mais Georges, par principe beaucoup plus que par contrôle, vérifiait les comptes et il lui arrivait de poser des questions sur certaines dépenses.

Solange était perdue dans ses réflexions lorsque la femme de chambre frappa à la porte.

— C'est un monsieur qui demande si madame peut le recevoir. Il n'avait pas de carte mais il m'a dit son nom : M. René Faure.

— Faites entrer, ordonna Solange sans réfléchir.

René Faure avait assez longtemps hésité à venir rue de la Tour. Il risquait de se heurter au mari ou de n'être reçu que par un domestique à qui il remettrait le sac et qui reviendrait pour lui glisser dans la main une récompense. Désireux de revoir Solange, il jugeait préférable de lui écrire pour lui faire savoir qu'il avait son sac et qu'il le gardait chez lui à sa disposition. Mais cette façon de procéder n'offrait, en fin de compte, pas davantage sur l'autre. Solange pouvait parfaitement envoyer quelqu'un à sa place. Au surplus, il eût été un peu gêné de la recevoir dans une chambre qui soulignerait la médiocrité de sa condition.

Quand la femme de chambre lui eut ouvert et qu'il aperçut Solange seule dans son studio il se réjouit de sa décision. Ils allaient être sans témoin et elle le recevait ! C'était donc qu'elle n'était pas tellement fâchée !

— Madame... dit-il en s'avançant.

Il déposa son paquet sur une tablette en ajoutant : « C'est votre sac que je vous rapporte. Vous l'aviez laissé sur la banquette et nous l'avons retrouvé après votre départ. »

Solange sourit et dit :

— Veuillez vous asseoir, monsieur.

Son costume de cow-boy ne l'avait pas tellement flatté. Tel qu'il était, dans un veston bleu marine bien coupé, avec sa chevelure brune parfaitement ordonnée, une chemise bleu de lin que coupait une cravate d'un bleu plus sombre, on l'eût pu prendre pour un garçon de grande famille, un jeune homme du monde.

Solange se sentait troublée. Ce n'était donc ni la danse ni le champagne qui l'avaient mise dans l'état de vertige où elle s'était trouvée ? Certes, ris avaient contribué à lui faire perdre la tête, mais elle ne pouvait se dissimuler qu'avec tout autre garçon elle ne se fût pas laissé entraîner.

Ils étaient maintenant assez gênés l'un et l'autre. René rompit le silence :

— J'ai hésité à venir, dit-il. D'abord j'avais décidé de vous écrire et puis... et puis j'ai eu besoin de vous revoir. Vous ne m'en voulez pas ?

Elle marqua un temps avant de répondre puis elle dit :

— Non... René. Moi aussi je suis contente de vous revoir. Vous avez été un peu trop osé, beaucoup trop, même. Mais j'en suis en grande partie responsable. Nous avons l'un et l'autre trop bu. Vous voudrez bien oublier la minute d'égarement que j'ai eue ?

Tout bas il répondit :

— Ce que je ne pourrai pas oublier, madame, ce que je n'oublierai jamais, c'est votre baiser. J'en ai encore le goût sur les lèvres, et tous les baisers des autres femmes me sembleront fades désormais.

— Vous êtes gentil de me faire un tel compliment, mais je ne devrais pas l'entendre. Je suis mariée, René... et je suis une honnête femme, je vous le jure ! Nous avons voulu, mon amie et moi, nous mêler un peu au peuple que nous ne connaissions pas. La curiosité qui nous a entraînées, mon amie et moi... Un certain piment, je crois. Maintenant il faut que ce soit fini.

— Fini ! soupira-t-il. Ah ! c'est commode ! On « allume » un garçon... et puis on le laisse tomber.

Elle protesta :

— Je ne suis pas une « allumeuse », comme vous dites. Supposez, René, qu'il y ait eu un petit flirt entre nous. Les flirts, ça va et ça vient, dans notre monde... et sans doute aussi dans le vôtre. Je ne crois pas que cela ait jamais fait beaucoup de mal à personne.

— Cela m'en fait à moi. Je me sens rongé. Vous voulez bien que je vous dise la vérité ? Eh bien, je vous aime. Oui, je vous aime, madame !

— Un désir que j'ai sottement fait naître et qui passera.

Le jeune homme secoua la tête.

— Je ne crois pas qu’il passe, dit-il. Et ce n’est pas seulement un désir ; c’est plus profond, plus grave.

Il enveloppait Solange de ses regards chauds et elle se sentit pénétrée à tel point qu’elle dut fermer les yeux. Alors il quitta son siège pour se rapprocher d’elle, se mit à genoux sur le tapis et lui prit une main qu’elle n’eut pas la volonté de retirer.

Était-ce qu’il avait vu faire ce geste dans les films qu’il projetait de sa cabine sur l’écran ? À force d’assister à des scènes d’amour dans le grand monde, il avait pris des manières de jeune premier. Mais, aussi, il avait reçu une très bonne éducation et son attitude, après tout, était peut-être naturelle. Il murmura :

— Solange !

Et il appuya ses lèvres brûlantes sur les mains fines et blanches, aux ongles d’un rouge presque noir.

Solange des Rieux n’en était pas à son premier flirt. Il n’était guère de bal, de surprise-party, de thé, de soirée où on ne l’eût courtisée. Il n’était guère de plage qui ne lui rappelât le sou venir d’une idylle ébauchée. Mais, jusque-là, elle était restée fidèle à son mari qui avait entendu son premier soupir d’amour. Une griserie la gagnait qu’elle n’avait jamais connue qu’aux bras de Georges. Privée de tendresses depuis plus de six semaines, elle succombait à la tentation...

Les paupières de Solange s’entrouvrirent. Un regard y flamba et s’éteignit sous les paupières refermées. René ne pouvait pas douter qu’elle ne fût consentante. Il se releva et appuya ses lèvres sur les lèvres entrouvertes de Solange dont il sentit le long frémissement.

René triomphait. Ce n’était plus sous l’empire de l’ivresse qu’elle s’abandonnait ainsi. Maintenant elle avait toute sa lucidité et le sentiment de sa responsabilité. Il lui enlaça le cou et leurs lèvres s’épousèrent encore. Pourtant le sentiment du devoir n’était pas tout à fait aboli chez Solange qui repoussa doucement le garçon, rouvrit les yeux et supplia :

— Non, soyons sages ! Il faut être sages, René. Cela nous conduirait où ?

— Vers le bonheur, Solange !

Elle recommanda :

— Chut ! Chut ! Parlez plus bas. On pourrait vous entendre. Les domestiques sont indiscrets.

Ce n'était donc pas le devoir qui retenait l'amoureuse ? Ce n'était que la peur des complications ? René dit tout bas :

— Eh bien ! venez me rejoindre ailleurs. Il doit y avoir dans le beau quartier des hôtels tranquilles...

Le mot « hôtel » surprit Solange et provoqua en elle un malaise.

— L'hôtel ? Ah ! non. Je ne suis pas une fille, René ! Vous vous trompez...

— Ah ! oui, répliqua-t-il amèrement, vous seriez venue chez moi si j'avais été riche, si j'avais pu vous recevoir dans une garçonnière !

La réaction s'était faite et, cette fois, en pleine lucidité. Solange supplia :

— Il faut me laisser, René. Vous avez eu de moi ce que personne autre n'a eu, sauf mon mari. J'ai... j'ai payé le plaisir que vous m'avez donné en me faisant danser. Maintenant retirez-vous. Mon amie va venir. Il ne faut pas qu'elle nous surprenne ensemble.

— Soit ! Mais promettez-moi que nous nous reverrons ! C'est une aumône que je vous demande ! Vous m'avez grisé... Maintenant, je vais être très malheureux !

Solange promit. Elle finirait, en le revoyant, par lui faire entendre raison. Elle prit un carnet, le tendit avec un petit crayon et dit :

— Veuillez noter là votre adresse.

Et quand il eut fait : « Maintenant, je vous en conjure, retirez-vous. Je vous écrirai, René. »

Il n'insista pas, sentant qu'il ne fallait rien brusquer sous peine de tout perdre et il s'en alla après un dernier baiser.

Aline ne tarda pas à arriver. En vain Solange avait-elle voulu se ressaisir, paraître naturelle. Son émoi se lisait sur son visage et le vertige troublait encore ses regards. Aline dit :

— Ton sac n'a pas été retrouvé mais *il* te l'a rapporté, dis ?

— Tu l'as rencontré ?

— Non ! Je le vois là, ton sac, et je lis dans tes yeux que c'est lui qui est venu. Où vas-tu ?... Où vas-tu ?... Solange !

— Rassure-toi. Je n'ai pas pu lui refuser un baiser — sa récompense — mais il n'aura désormais rien d'autre de moi.

— En es-tu sûre ?

— Je le crois, oui.

— Prends garde ! Cela pourrait te coûter cher, si cher !... La moindre imprudence et... Je connais Georges. Il ne pardonnerait pas.

— Oui, je sais ! Il ne pardonnerait pas ce que j'ai dû pardonner moi-même. Ah ! mais pourquoi, après tout, les hommes s'arrogent-ils le droit de faire ce qu'ils nous défendent ? Notre corps ne nous appartient-il pas ?

— Peut-être non, Solange. Du moins, quand nous en avons fait l'offrande à un mari. Mais, enfin, tu l'aimes, Georges !

— Ça, oui ! Et, sans doute, s'il avait été là, rien ne serait arrivé. Fragiles créatures que nous sommes ! Pourquoi donc notre bonheur, notre paix sont-ils à la merci d'un désir ?

— Au-dessus du désir il y a la conscience.

— L'esclavage, répliqua Solange.

IV

Tout paraît arrangé

Depuis trois jours, Georges des Rieux était rentré à Paris et Solange avait retrouvé dans ses bras à la fois la paix de ses sens et l'oubli de sa sottise aventure. La preuve était faite à ses propres yeux qu'elle n'était pas une dépravée, mais seulement une victime du désir qui travaille les jeunes chairs.

Ils prenaient tous les deux leur petit déjeuner dans la salle à manger, car ils n'aimaient point se faire servir dans leur chambre, quand la servante frappa et entra portant sur un plateau le courrier, Georges le tria et tendit à Solange une lettre.

— C'est pour toi, dit-il, peu surpris, encore que l'écriture signalât un correspondant masculin.

Solange eut le tort de faire une remarque irréfléchie :

— Tiens ! Je ne connais pas cette écriture...

René Faure avait patienté une quinzaine de jours. Tous les matins il s'était attendu à ce que Solange lui fixât un rendez-vous. Les baisers qu'ils avaient échangés le brûlaient encore et chaque soir la projection d'une scène d'amour sur l'écran lui faisait mal. Il avait faim de ce corps qu'il avait tenu dans ses bras, qui s'était refusé à lui, mais dont il avait senti les longs et ardents frémissements. Las d'attendre, ravagé de désirs, il s'était résolu à rappeler à Solange sa promesse. Il n'imaginait pas que le mari fût rentré et accusait la jeune femme de se moquer de lui.

La lettre, cependant, ne témoignait encore d'aucun ressentiment. Solange l'avait ouverte. À peine y eut-elle porté ses regards qu'elle pâlit. La signature : « René », l'avait tout de suite frappée.

Georges, qui l'observait sans méfiance aucune, remarqua son trouble. Il demanda :

— Une mauvaise nouvelle ? Qu'est-ce que c'est ?

Solange se passa une main sur le front, ferma les yeux et se renversa sur sa chaise. Elle n'avait pas perdu ses sens mais elle était comme paralysée par un subit effroi. Georges prit la lettre et la lut :

« Madame, j'ai vainement attendu le rendez-vous que vous m'aviez promis et, de jour en jour, ma souffrance se fait de plus en plus intolérable. Vos baisers sont maintenant en moi comme un poison dont j'ai besoin. Je vous en conjure, madame ! Ne prolongez pas davantage mon tourment. Je vous aime et si je ne devais plus vous revoir je ne sais pas ce qu'il adviendrait.

» Sans réponse de vous après-demain, j'irai sonner à votre porte.

» Croyez, madame, à tout l'amour dont vous m'avez embrasé. René. »

Georges des Rieux, stupéfait, garda un moment le silence. Il était très pâle, lui aussi. Il se leva, fit le tour de la table, toucha l'épaule de Solange et ordonnât :

— Tiens, lis toi-même. Lis à haute voix, devant moi.

Elle avait eu le temps de se ressaisir. D'une voix rauque elle dit :

— Ce n'est pas ce que tu crois, Georges... Nous sommes allées danser dans un bal de quartier, Aline Jouvenel et moi, pour la Mi-Carême et nous y avons fait la connaissance de deux jeunes gens, dont l'un s'est épris d'Aline... Cette lettre ne m'est pas destinée... Nous avons donné mon adresse pour que les parents d'Aline ne sachent rien.

Elle avait menti assez mal, en des phrases coupées, mais l'explication paraissait plausible. Après tout, pourquoi pas ? Solange demanda :

— Tu me crois, Geo ? C'est la vérité vraie... Je remettrai cette lettre à Aline en cachette de ses parents. Il ne faut pas lui créer d'histoires, tu comprends, Geo ? C'est un ouvrier... M^{me} et M. Jouvenel s'emporteraient... Ils condamneraient peut-être Aline à ne plus sortir... Et c'est moi qui suis responsable... Je n'aurais pas dû l'emmener à ce bal... Nous voulions seulement nous amuser... Voir le peuple d'un peu près...

Georges ne répondait pas et son silence effrayait Solange.

— Tu me crois, dis ?... Je te jure !... Si je me suis troublée c'est que je n'aurais pas voulu que tu saches... Pardonne-moi...

Une faute aussi vénielle, une simple imprudence auraient-elles mis Solange dans un tel émoi ? Et s'il s'était réellement agi d'Aline Jouvenel, ce René n'aurait-il pas écrit : « Mademoiselle » ? Georges se taisait toujours.

— Chéri ! appela Solange. Tu me crois ? Je t'assure que c'est la vérité.

Alors, Georges décida :

— Une lettre, quand elle est pour une autre, il ne faut pas la garder. Tu vas téléphoner à Aline, tout de suite... Elle ne saura pas que je t'écoute et ne sera pas gênée.

Prise au piège, Solange fit ce que bien d'autres femmes eussent fait. Elle s'insurgea, accusa à son tour :

— Ah ! tu ne me crois pas, dis ? Tu imagines que je t'ai trompé pendant ton absence ? Tu me prêtes ce que tu as sans doute fait toi-même ? Tu te dis que je ne suis pas plus fidèle que toi ? Allons ! aie le courage d'avouer ! Il n'y avait pas six mois que nous étions mariés que tu avais la petite M^{me} Doris pour maîtresse ! Et c'est moi, moi que tu accuserais ? Eh bien, je pars ! Je ne resterai pas plus longtemps avec toi !

— C'est entendu, riposta Georges qui gardait assez de calme, tu partiras... Mais tant que tu es sous mon toit je veux que tu remplisses tes devoirs. Téléphone à Aline, ou bien c'est moi qui prends l'appareil.

Une chance restait encore à Solange. Plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'eût pu le supposer, elle dit : « C'est bien ! Je vais obéir à mon maître. » Et elle alla décrocher le téléphone.

Georges se tenait debout, les bras croisés, l'oreille attentive, la bouche amère, le regard inquisiteur. Seule la voix de Solange lui parvint :

— Toi, Aline ? Ici Solange... Tu es seule ?... Je te téléphone parce que je viens de recevoir une lettre pour toi. Qui ?... René... J'aurais voulu te la remettre sans que Georges le sût, mais c'est lui qui m'oblige à te téléphoner... Il ne veut pas croire que c'est pour toi... Veux-tu venir ? Oui... Merci, ma chérie !

Solange raccrocha et, presque aussi calme que son mari maintenant, elle dit :

— Voilà. Je vous ai obéi. Mais ce n'est pas très beau ce que vous avez fait, Georges. Vous avez tué l'estime que j'avais pour vous... Et sans estime...

Georges des Rieux se montrait à présent confus. Cependant, il dit :

— Il peut se faire que je me sois mal conduit à votre égard, Solange, et que je me sois montré indiscret, pour ne pas dire indélicat, vis-à-vis de M^{lle} Jouvenel. Vous me permettrez de faire preuve d'incrédulité encore. Si vraiment je me suis trompé, je le saurai tout à l'heure, et je vous ferai à toutes deux mes excuses. Après, vous déciderez ce qui vous plaira.

— Ce qui veut dire ?...

— Que c'est moi qui remettrai la lettre à M^{lle} Jouvenel. Aussi bien, puisque votre émoi a voulu que j'en prisse connaissance, l'indiscrétion ne sera pas tellement plus grande.

— Comme il vous plaira. Vous êtes le maître, ici, et vous ne manquez pas de me le faire sentir.

Rigide, hautaine, Solange se retira dans sa chambre. Elle savait que tout n'était pas fini, que le danger demeurerait menaçant. Mais elle avait assez de

confiance en l'amitié d'Aline, en son intelligence pour se rassurer sur l'entretien qui allait avoir lieu. Resterait René. Il avait annoncé sa visite pour le surlendemain, s'il n'était pas prévenu. Mais il était difficile à Georges d'exercer sa surveillance sans répit pendant quarante-huit heures. Solange trouverait bien un instant pour parler à son amie et lui recommander d'aller trouver René et de l'adjurer de ne pas venir. Après... elle verrait ce qu'elle aurait à faire...

Chose étrange, mais naturelle : alors qu'elle avait tort, qu'elle avait menti, qu'elle aurait dû demander le pardon de sa faute, elle considérait Georges comme un tyran et ne pouvait se défendre de lui en vouloir.

Aline Jouvenel se fit annoncer une demi-heure après l'entretien, téléphonique. Solange entendit sonner mais ne bougea pas. Son destin était entre les mains de sa jeune amie.

— Veuillez entrer, Aline, dit Georges des Rieux et excusez-nous de vous avoir importunée.

— Il s'agit d'une lettre que vous avez reçue, je crois ? Une lettre qui doit être signée « René Faure » ? Elle m'était destinée, Georges, et j'ai à m'excuser auprès de vous. J'ai eu le tort de demander à Solange un service qu'elle aurait peut-être dû me refuser.

Aline Jouvenel parlait avec beaucoup de naturel et de calme. Comment Georges ne s'y fût-il pas laissé prendre ? Les soupçons qui étaient encore en lui s'évanouirent.

— C'est moi, dit-il, qui dois me faire pardonner. Solange s'est montrée tellement bouleversée en recevant cette lettre que n'importe quel mari aurait eu des soupçons. Voulez-vous aller la retrouver et lui dire que je suis prêt à lui faire des excuses ?

— Où est-elle ?

— Sans doute dans sa chambre...

— Je vais la rejoindre, dit Aline. J’espère que tout va s’arranger entre vous. Quant à moi...

— Soyez assurée de ma discrétion.

Quelques secondes plus tard les deux amies pouvaient s’entretenir à voix basse.

— Tout paraît arrangé, dit Aline ; mais j’ai eu peur.

— Et moi, donc ! Ah ! comme tu as été imprudente ! Si je t’avais écoutée... Le mal est fait. Réparons-le. Il ne faut pas que René vienne ici ; ce serait la catastrophe ! Note son adresse. La voici... Va le trouver. Mets-le au courant de ce qui se passe et supplie-le de renoncer.

— Et s’il s’entête ?

— Alors je prendrai une résolution. Je ne sais pas laquelle encore... Retourne auprès de Georges. Il ne faut pas que nous restions trop longtemps ensemble...

— Et toi ?

Solange eut cette réponse incroyable :

— Je vais attendre ici qu’il vienne me faire des excuses. Il me doit bien cela, après la peur qu’il m’a faite !...

Dix minutes plus tard, Georges venait lui prendre la main pour y poser ses lèvres en signe de contrition.

V

La messagère

Aline Jouvenel, assez troublée elle-même, était parvenue devant le domicile de René Faure. Ce qu'elle redoutait le plus, c'était d'affronter la concierge. Elle banda sa volonté, entra dans l'immeuble, frappa à la loge et demanda :

— Pourrais-je voir M. Faure, s'il vous plaît, madame ? C'est pour une affaire de cinéma.

Elle avait trouvé cette raison : une jeune femme qui est dans le cinéma peut se permettre d'aller voir un garçon seul sans qu'on y trouve beaucoup à redire.

— Cinquième à gauche, répondit la concierge en enveloppant d'un regard inquisiteur la visiteuse comme si elle eût la surveillance des relations de son jeune locataire.

Aline avait choisi la fin de la matinée en se disant que René se couchait certainement tous les soirs très tard en raison de son métier et qu'il devait s'attarder chez lui le matin, en quoi elle ne s'était pas trompée. Ayant lentement gravi les cinq étages, elle frappa à la porte de gauche et entendit presque aussitôt des pas.

— Mademoiselle... dit seulement René quand il eut ouvert.

Il n'était vêtu que d'un pull et d'un pantalon de flanelle. Il venait très certainement de faire sa toilette car ses cheveux noirs brillaient et il sentait bon l'alcool de lavande. Était-ce l'effet de la pénombre qui noyait le palier ?

N'avait-il gardé que le souvenir de Solange ? Il paraissait, en tout cas, ne pas reconnaître la visiteuse. Celle-ci se présenta :

— Je suis l'amie de M^{me} des Rieux, monsieur. Nous avons passé ensemble la soirée de la Mi-Carême...

— Ah ! s'écria-t-il, veuillez m'excuser, et faites-moi l'honneur d'entrer, mademoiselle.

— Je ne vous importune pas ?

— Pas le moins du monde. Et soyez la bienvenue si vous m'apportez de bonnes nouvelles !

La porte s'étant refermée, il conduisit Aline dans une toute petite pièce attenante à sa chambre et dont les murs étaient peuplés de portraits de vedettes de cinéma. Il y avait une table minuscule encombrée de papiers, une chaise, un vieux divan. Tout était propre. René s'excusa :

— Ce n'est pas luxueux chez moi... Un logement que j'ai hérité de ma mère. C'est moi qui fais le ménage...

— Mes compliments, dit Aline qui, après un peu d'hésitation, s'assit sur le divan.

René prit la chaise et ils se dévisagèrent quelques secondes sans parler. Puis il demanda :

— Vous venez sans doute, mademoiselle, de la part de M^{me} des Rieux ?

— Oui. La lettre que vous avez eu l'imprudence de lui écrire a déclenché un drame. M. des Rieux est rentré, et c'est lui qui a lu votre mot ! Cette pauvre Solange est atterrée... Elle s'est, pour l'instant, tirée d'affaire à grand-peine en affirmant à son mari qu'elle n'est qu'un intermédiaire et que la lettre était pour moi, ce que j'ai confirmé. Alors, monsieur, je viens en son nom vous supplier de renoncer à ce qui ne pouvait être qu'une aventure...

Un sourire amer crispait la bouche de René.

— Comme vous savez mentir, les femmes !

— Ah ! je vous jure que c'est la vérité ! Sur ce que j'ai de plus sacré, je vous le jure ! Si vous persistiez à la poursuivre, non seulement M. des Rieux vous provoquerait, mais encore vous détruiriez ce jeune foyer.

— Elle a bien détruit ma paix, elle !

— Votre paix... C'est sans doute beaucoup dire, monsieur René. Je ne doute pas que vous ne soyez arrivé à votre âge sans faire d'autres rencontres... Je vois là des portraits de stars qui vous ont été dédiacés. Chaque rencontre n'aurait su détruire votre paix. Au contraire... Elle vous a sans doute donné des joies. La joie que vous pourriez obtenir de Solange en la contraignant à... payer une dette — rien qu'une dette, monsieur — vous serait je n'en doute pas trop amère pour que vous ne renonciez pas à vos desseins.

— Ce ne sont pas des desseins, répondit René gravement. Je suis follement pris d'amour, mademoiselle. Folie, peut-être, mais folie dont je ne saurais guérir. Avant d'écrire, ma lettre j'ai lutté, lutté... Je ne peux plus l'oublier.

— Mais enfin, monsieur, vous savez bien qu'elle ne peut pas être votre femme ! Quant à devenir votre maîtresse... Je vous assure qu'elle aime son mari.

— Alors, elle aurait dû s'en souvenir !

— Nous ne pensions pas à mal, je vous jure. Nous avons voulu nous mêler au peuple...

— À ce peuple que vous dédaignez !

— Non, mais non, voyons ! Nous savons bien qu'il est composé de braves gens ! C'était par... sympathie. Et puis, nous vous avons rencontrés, votre ami et vous. Et il y a eu ce champagne qui nous a surprises... Ce n'est pas un crime ! Solange ne s'est pas engagée envers vous. Elle vous a, dans un moment d'ivresse, donné ce qu'elle vous aurait refusé de sang-froid... Ce n'est pas un crime et vous n'allez pas la condamner à souffrir...

Un sanglot arrêta la plaidoirie.

— Il est préférable que je souffre moi-même ? Ah ! oui... le peuple... On a l'habitude de le trahir. Et les femmes du monde s'en mêlent... Si vous saviez ce qu'il y a là...

René Faure pleurait comme un enfant et sa voix était rauque et brisée.

Les pleurs d'un homme ont toujours été plus émouvants que ceux d'une femme. Aline se sentit prise d'une immense pitié. Elle vint près de René et lui mit une main sur la tête.

— Voyons, mon ami... Vous êtes un homme ! Il faut être fort...

Et Aline ajouta :

— Voyez votre ami... Il n'a pas, lui, pris les choses au tragique. Il s'est amusé un soir et tout a été fini.

— Tout n'avait pas été fini pour... pour Solange. Tout n'est pas fini pour moi.

— Vous me désespérez !

— Je suis si malheureux ! Le seul amour de ma vie ! Ah ! oui... J'en ai connu, des femmes, j'ai goûté à bien des plaisirs... Mais ce n'était que des passades, des... accidents. Elle, Solange, qu'elle ait pitié, mon Dieu !

— Si elle vous voyait ainsi, je suis sûre qu'elle aurait pitié, comme j'ai pitié moi-même, René. Vous permettez que je vous appelle René ? Vous voulez bien que je sois votre amie ?... Si vous me promettez de ne pas aller demain relancer Solange, moi je vous promets de revenir vous voir...

Aline ne jouait aucun jeu. Sa compassion était sincère et pure. Elle offrait son âme sensible, son cœur généreux. Lui se taisait et elle ajouta :

— Nous parlerons d'elle... comme d'une morte que nous aurions aimée tous les deux. Vous supposerez qu'elle n'est plus de ce monde... Et le temps apaisera votre blessure.

— Et, pendant ce temps, n'est-ce pas ? elle sera dans les bras de son mari... ou d'un autre amant !

— Oh ! pourquoi la salir ainsi ?

— Je n'en peux plus !

Poussée par sa sensibilité, Aline se pencha et, inconsciemment peut-être, posa ses lèvres sur le front de René que ce baiser fraternel apaisa. Il releva la tête et porta ses regards mouillés sur le visage d'Aline.

— Vous êtes bonne, dit-il, je vous remercie.

— Alors, vous n'allez pas me faire de la peine ?

— Je voudrais ne pas vous en faire.

— C'est si simple ! Vous allez me dire que vous n'irez pas demain rue de la Tour, que vous n'écrirez pas. Si vous tenez parole, je reviendrai dans deux ou trois jours vous remercier pour Solange et pour moi-même. Vous voulez bien, René ? Allons ! Dites « Oui, Aline ! »

— Oui, Aline ! Je vous le promets...

— Ah ! chic ! Je savais bien que vous étiez un honnête garçon ! Nous allons être très copains, tous les deux. Et, vous savez, une bonne amitié, bien franche, vaut mieux qu'une passion qui flambe et s'éteint.

— Vous reviendrez ?

— C'est promis, c'est juré !

— Alors, à bientôt, Aline. Je m'excuse de m'être laissé aller au désespoir devant vous. Vous m'aurez pris pour un enfant.

— Non, pour un camarade qui a souffert et dont j'ai pu soulager la peine.

René se leva, sécha ses dernières larmes et s'efforça à sourire.

— Si vous n’étiez pas venue, dit-il, j’aurais fait des bêtises, je crois.

Aline s’en alla heureuse. Il n’y avait en elle aucun trouble malsain.

Vers la fin de l’après-midi, elle se rendit rue de la Tour. Georges était absent de sa demeure.

— L’as-tu rencontré ? demanda Solange avidement.

— Oui. Le malheureux ! Si tu l’avais vu pleurer. Mais il m’a du moins promis de te laisser en paix.

Une subite jalousie mordit Solange.

— Sans exiger aucun gage ?

— Que veux-tu dire ?

Un rire étrange sonna.

— Je n’aurais su choisir de plus jolie messagère.

Aline avait pâli.

— Et c’est ainsi, s’écria-t-elle irritée, que tu me remercies d’avoir endossé pour toi une responsabilité qui peut me perdre aux yeux de ton mari ? Ta reconnaissance se traduit par une odieuse supposition ? Mais si tu me soupçonnes de je ne sais quelle compromission, va, va le retrouver ! Ce n’est pas moi qui lui ai tendu mes lèvres, et tu le sais bien !

Solange baissa la tête.

— Pardonne-moi, dit-elle. Je ne me suis pas encore délivrée de tout désir... C’est stupide, c’est fou ! Il ne faut pas m’en vouloir. Si je ne redoutais pas le scandale...

— Libre à toi d’en faire un. Mais ne compte plus sur moi pour réparer la porcelaine.

Aline se levait pour se retirer.

— Je t'en prie, supplia Solange. Aie pitié de moi. Je finirai par l'oublier...
Ce doit être bien misérable, chez lui ?

— Un pauvre logement, mais bien tenu. Un pauvre nid sous les toits qui
ferait peut-être le bonheur d'une arpète. Une femme du monde n'y
trouverait bien vite plus que des désillusions.

Un long silence plana.

VI

Amour

C'était la troisième fois après leur première entrevue que René Faure attendait chez lui Aline Jouvenel. Elle était retournée le voir une première fois pour tenir sa promesse. Et maintenant elle était poussée par un sentiment qu'elle n'aurait su appeler de l'amour, mais qui était déjà plus compliqué que l'amitié qu'elle avait offerte spontanément au beau garçon.

C'était une après-midi où la salle pour laquelle travaillait René faisait relâche. Le ciel était bleu et l'air velouté des premières douceurs du printemps. Aline passa rapidement devant la loge et escalada les cinq étages. Si elle était moins séduisante, moins capiteuse que Solange, elle avait un visage d'une extrême finesse avec de grands yeux bleus couleur de lavande.

René pensait encore à l'autre, mais son désir s'était émoussé. Si Aline n'était pas revenue le voir, il n'aurait plus songé à poursuivre Solange. Il se demandait maintenant pourquoi. La tendre camaraderie de l'une avait-elle fait ce miracle de fondre comme en un creuset, une ardeur sensuelle qui n'avait peut-être de l'amour que le nom ?...

Il attendait, attentif aux bruits de l'escalier. Un blouson parfaitement ajusté faisait valoir sa carrure de jeune et élégant athlète. La veille, il avait acheté une bouteille de porto.

Aline évitait de réfléchir. Elle n'avait pas dit à Solange qu'elle revoyait René Faure. C'était un secret qui n'appartenait à personne qu'à elle et à René. À la concierge aussi ; mais la concierge avait dû bien souvent voir

monter des jeunes filles chez son locataire qu'elle tenait en haute estime parce qu'il lui offrait de temps à autre un fauteuil de cinéma.

Un toc-toc discret retentit à la porte. Aline entendit qu'on bondissait. La porte s'ouvrit et René apparut, souriant ; il dit en tendant les deux mains :

— Vous êtes gentille, Aline.

Il repoussa la porte du pied et entraîna sa visiteuse sur le divan où il s'assit, lui aussi. Aline dit un mensonge :

— Vous savez, j'ai bien failli ne pas venir...

— Ah ! Pourquoi ?...

— Mais parce que c'est incorrect, voyons ! Et puis, j'ai maintenant tenu largement ma promesse. Tout est rentré dans l'ordre et ma mission est, en somme, terminée.

— Il est vrai, reconnut André, que vous m'avez guéri d'une exaltation qui m'avait fait prendre au tragique ce qui n'était en réalité qu'un... accident. Seulement, Aline, si je ne devais plus vous revoir, je serais très, très triste, et la vie n'aurait plus beaucoup d'attrait pour moi...

— Ça, par exemple ! C'est encore un... accident.

— C'est autre chose. Quelque chose de beaucoup plus profond. Oui, je sais... Je ne suis qu'un ouvrier et vous devez appartenir à une grande famille. Vous devez être riche. Je ne vis — et misérablement — que de mon travail. Si j'avais eu de l'instruction, j'aurais pu devenir quelqu'un. Tenez... J'ai là des plans pour un nouvel appareil à projeter. Mais il y manque quelque chose. Si je connaissais un ingénieur, peut-être réaliserais-je une intéressante invention. Mais je redoute qu'en livrant mes plans à un inconnu... Excusez-moi, Aline... Je vous parle de mes affaires personnelles et je voulais seulement vous dire que je suis heureux de vous voir. Quand vous avez frappé à ma porte, il m'a semblé que c'était un dimanche de printemps qui allait entrer chez moi... Un dimanche où je suis libre.

Il y avait dans ses paroles une grande naïveté et une étrange poésie. Femme, comme toutes les femmes, Aline dit, en montrant d'un geste circulaire les portraits dédicacés :

— À combien d'entre ces jolies stars avez-vous répété ces mots ?

— Mais je n'en connais pas une, voyons ! Elles m'ont donné des autographes comme au premier venu ! Si vous croyez qu'un humble opérateur fréquente ces dames !...

Aline sourit.

— Allons ! Supposons que vous n'ayez eu affaire qu'à des script-girls !...

René se fit plus grave encore :

— Ne plaisantez pas ! Je ne suis pas arrivé à mon âge sans avoir eu quelques petites amourettes. Mais jamais je n'ai été pris comme je le fus le soir de la Mi-Carême et jamais non plus, je vous le jure, je n'ai éprouvé autant de douceur auprès d'une femme que j'en ai quand vous êtes là. Et ça, Aline, c'est bien meilleur que le reste !

Il lui avait pris une main qu'il tenait prisonnière dans les siennes et elle ne songeait pas à la retirer. Elle aussi éprouvait un émoi inconnu. Il demanda :

— Vous reviendrez encore, dites ?

— Peut-être...

Elle revint. Deux, trois fois, encore. Ils s'aimaient. Ils s'aimaient d'un amour qui s'était tissu par la pitié et la reconnaissance. Ni chez elle, ni chez lui, il n'y avait eu le moindre calcul, la moindre préméditation.

René avait acheté une gerbe de roses et avait disposé ks fleurs dans un vieux vase de grès que la mère, autrefois, avait un peu ébréché. Les roses embaumaient, et leur parfum se mêlait à celui de la lavande dont René avait parfumé son mouchoir et baigné son visage. Des biscuits voisinaient avec la bouteille de porto.

Aline entra. Quand elle fut dans la petite pièce dont les portraits des stars avaient déserté les murs, elle poussa un petit cri d'étonnement :

— Ho ! Vous attendiez quelqu'un ?...

L'observation fit rire le jeune homme.

— Non, absolument pas, dit-il. C'est tout à fait par hasard que ces fleurs sont sur la table.

Il osa alors lui prendre les deux bras et se rapprocher si près d'elle que sa poitrine effleura les seins ronds et fermes de la visiteuse. Leurs regards se mêlèrent et René, qui était le plus grand, se pencha. Un long baiser les fit frémir d'un même émoi, d'un même bonheur. Et René sentit bien que ce baiser n'était pas pareil aux autres, de ceux que Solange lui avait donnés : ce n'était pas seulement un baiser de chair, uniquement sensuel, mais les épousailles de deux âmes !

René attira Aline sur le divan et, lui ayant enlacé la taille :

— Aline, lui dit-il, vous, je vous aime assez pour me montrer raisonnable. Si je me livrais au moindre geste déplacé, je serais un mauvais garçon. Le baiser que je viens de vous donner, c'est l'aveu que je n'osais pas vous faire. J'avais peur de parler parce que vous devez être riche et que je ne suis qu'un humble ouvrier. N'est-ce pas une folle prétention que celle de vous offrir mon nom ? Vos parents ne sauraient m'accueillir, et pourtant...

— Mes parents, répondit Aline, ont commencé leur vie aussi modestement que vous-même. C'est par le travail et la chance que papa s'est élevé. Oui, je crois qu'il est riche. Mais, lorsqu'il envisage l'éventualité de mon mariage, il dit toujours : « C'est la noblesse du travail qui doit avoir le pas. Ne m'amène pas un grand nom, ni une grosse fortune si tu m'amènes en même temps un garçon qui ne saura pas ou ne voudra pas travailler. »

— Ainsi, s'écria René, si vous m'aimiez d'amour, Aline, si votre baiser n'était pas seulement un... un accident, comme l'autre, j'aurais quelque chance ?...

L'aveu jaillit des lèvres d'Aline :

— Mais je vous aime, René ! Croyez-vous que je vous aurais donné ainsi mes lèvres si je ne vous aimais pas ? Croyez-vous que je serais revenue si souvent ? Oui, je sais... Je vous avais offert un pacte d'amitié. Ha ! ha ! l'amitié, comme on s'y laisse prendre entre homme et femme...

Il l'attira encore et demanda en souriant :

— En avez-vous quelque regret ?

— Vous n'en saurez rien ! Je ne veux pas vous rendre fat, répondit-elle, en riant encore.

Alors qu'ils croquaient des biscuits en buvant du porto, Aline devint grave et questionna :

— Êtes-vous sûr, René, de l'avoir complètement oubliée... elle ? Si, d'aventure, un jour, elle venait vous relancer, avez-vous la certitude de pouvoir lui résister ?

— J'en suis aussi sûr, ma chérie, que de l'amour que je vous ai voué. Je la haïssais autant que je l'avais désirée. Maintenant, tout est fini, désir et haine.

— Nous serons appelés à nous rencontrer.

— Je l'aborderai sans aucun émoi. Elle me sera totalement indifférente. Bile ne peut même plus être une amie, une camarade.

— Pourquoi ? Vous avez été tous les deux victimes d'une même hallucination. Elle ne vous en veut pas. Et, moi, elle est mon amie.

— Eh bien ! dit René en riant, je vous promets, chérie, de ne pas vous tromper avec vos amies, contrairement à ce qui se passe généralement.

— Alors, avec d'autres ? Oh ! monstre, monstre !

Ils riaient tous les deux, heureux d'un bonheur nouveau-né qui les réchauffait comme le soleil neuf du printemps qui allait naître. Pourtant, tout n'était pas résolu.

— N'aurez-vous pas à rougir, demanda René, d'être la femme d'un ouvrier, d'un opérateur de cinéma ?

— Rougir ? Pourquoi ?... Quand une Solange des Rieux...

— Chut ! Chut ! Pas cette femme entre nous ! Elle aurait pu me prendre comme avant ; elle ne m'aurait jamais épousé si elle avait été libre.

— C'est sans doute vrai. Et moi, je vous épouse. Mais vous n'allez pas longtemps garder l'emploi que vous avez. Père vous prendra dans son industrie, et peut-être se félicitera-t-il bientôt de mon choix, s'il est vrai que vous ayez inventé un... un truc, quoi !... un machin qui puisse s'exploiter. On vous appellera « monsieur l'ingénieur »...

— Un ingénieur sans diplôme !

— Il en est tant qui ont des parchemins et n'ont jamais rien fait ! René !...

— Chérie !...

Après de nouveaux baisers :

— Dès ce soir, promet Aline, je mettrai mes parents au courant de l'engagement que je viens de prendre et j'espère que, très bientôt, on vous autorisera à venir chez moi.

— Je vais être terriblement emprunté.

— Oh ! non, vous allez voir comme mon père et ma mère sont simples !

Ils durent se séparer. Ils vivaient dans un ciel azuré.

VII

Le dernier nuage ?

Solange était venue rendre visite à Aline, et M^{me} Jouvenel ayant dû s'absenter, les deux amies étaient seules dans un petit salon dont Aline avait à peu près exclusivement la jouissance. C'était au surlendemain du jour où Aline avait fait à ses parents la confidence de son amour. Elle était heureuse comme jamais encore elle ne l'avait été car M^{me} et M. Jouvenel avaient accueilli selon ses prévisions la nouvelle. Certes, le père avait bien demandé un sursis pour donner son adhésion car il voulait, avant de se prononcer, obtenir des renseignements sur René Faure. Mais Aline était sûre que la petite enquête serait favorable à son bien-aimé et qu'à bref délai on pourrait célébrer les fiançailles.

Cependant, la présence de Solange atténuait sa félicité. Elle allait être obligée de lui annoncer de vive voix l'événement et elle redoutait une assez violente réaction. Depuis quelques instants elle hésitait à parler et se sentait assez mal à l'aise.

— Eh bien ! qu'as-tu ? demanda Solange. On dirait que tu n'es pas dans ton assiette ?

Aline était devenue pâle. Elle répondit en souriant :

— C'est que j'ai à t'annoncer une nouvelle qui va te surprendre.

Tout de suite Solange pensa à René. Sans prononcer son nom, elle demanda :

— Tu l’as revu ? Il t’a écrit ? Il veut faire du chantage ?

— Non, rassure-toi ! Vous deux, c’est fini. Mais c’est avec moi...

— Ah ! Il te poursuit à ton tour ?

— Nous nous aimons, avoua Aline en baissant les yeux.

La jalousie mordit Solange au cœur.

— Tu as fait ça ? s’écria-t-elle. Tu me l’as enlevé ?

— Ah ! permets... Je t’ai tirée d’une sale affaire. J’ai évité le grand drame chez toi. J’ai assuré ta paix !

— Et tu as séduit celui que j’aimais !

— Tu ne l’as jamais beaucoup aimé, Solange. Tu as eu envie de lui parce qu’il est beau garçon...

— Et tu as tout fait pour me séparer de lui !

— Ne sois pas injuste. J’ai accouru à ton appel. J’ai pris à ma charge une faute que tu avais commise. J’ai ramené à toi ton mari...

— Pour me prendre l’autre ?

— Non ! Je te donne ma parole d’honneur que je n’ai rien cherché.

— Et tu es devenue sa maîtresse !

— C’est faux ! C’est faux ! protesta la jeune fille avec véhémence. Il y a seulement entre nous une très profonde affection... rien que cela ! Mais je suis prête à devenir sa femme.

— Vous avez donc compté sans moi ?

Sous les regards aigus de Solange, Aline devint plus pâle encore.

— Que veux-tu dire ?

— Je vous empêcherai d'être heureux ! J'irai le revoir et je me donnerai à lui !

Le cœur d'Aline Jouvenel se serra davantage encore. Elle redouta de voir son bonheur s'écrouler. René pourrait-il résister ? S'il ne résistait pas...

— Eh bien ! essaie, dit-elle. J'ai assuré ta paix et tu veux me ravir mon bonheur. Si tu y parviens, je souffrirai atrocement. Mais je ne veux pas te supplier. Va ! Offre-toi. S'il accepte l'offrande, je m'inclinerai. Mais nous ne pouvons plus rester deux amies.

Aline se leva pour signifier à Solange son congé. Et Solange comprit.

— Nous verrons bien ! jeta-t-elle en défi.

Et elle se dirigea vers la porte tandis qu'Aline demeurait immobile, se refusant à la reconduire. La porte du salon refermée, Aline pressa son front de sa main et se laissa tomber dans le fauteuil qu'elle avait occupé. Elle frissonnait de peur, d'angoisse. René allait-il pouvoir résister à la séduction ? Pourrait-il rejeter le corps qu'il avait si ardemment désiré ? Même si ce corps ne lui disait plus rien, ne voudrait-il pas se venger en l'étreignant une fois ? Et alors ?... Eh bien ! alors, il ne resterait plus à Aline qu'à reprendre sa parole et à souffrir...

Quand M^{me} Jouvenel revint, elle retrouva sa fille toute défaite.

— Qu'as-tu, mon enfant ? Que s'est-il passé ?

— Solange est venue me voir. Nous avons eu une petite, une sotte querelle.

— À quel propos ?

— C'est ridicule. Au sujet d'un film...

— Et c'est ce qui te bouleverse à ce point ? Mais c'est ridicule, voyons !

— Tu as raison, reconnut Aline. Il ne faut pas m'en vouloir. Je suis nerveuse... J'attends avec tant d'impatience les résultats de l'enquête de père. Si les renseignements sur René étaient mauvais, j'aurais bien du mal à me consoler.

Aline passa dans sa chambre pour y trouver la solitude. Son inquiétude, son tourment l'y suivirent. Elle projeta de s'habiller et d'aller à la recherche de René pour le mettre en garde, le supplier de ne pas l'abandonner. Mais elle y renonça en fin de compte. Le Destin s'accomplirait. Si René savait résister, ah ! comme elle l'aimerait !

Ce fut le lendemain que M. Jouvenel reparla de René Faure.

— Sois heureuse, dit-il à sa fille. J'ai eu d'excellents renseignements. Un honnête garçon et un travailleur. C'est tout ce que je souhaitais. Le reste te regarde... Tu pourras le faire venir quand tu voudras.

— Alors, demain soir ? J'irai remettre un mot pour lui à sa concierge.

— Demain soir si tu veux.

— Merci ! Merci ! s'écria Aline.

Et elle sauta au cou de son père, puis à celui de sa mère, qui se réjouissaient de la voir heureuse ainsi.

Cependant, l'inquiétude subsistait. Elle devait se dissiper le lendemain quand la femme de chambre remit une lettre à Aline.

C'était Solange qui écrivait :

« Ma chère Aline, je te prie de me pardonner. J'ai été une fois encore un peu folle et j'ai dû te faire beaucoup de mal. J'ai réfléchi. Je me suis domptée. Rassure-toi, et savoure ton bonheur.

« Je ne te demande qu'une chose : évite que je me retrouve en sa présence, pour quelque temps tout au moins... J'arriverai à me délivrer. Alors, ni toi ni moi, nous n'aurons plus rien à craindre.

« Je te donne, ma chérie, mes plus affectueux baisers. »

Ainsi s'éloignait le sombre nuage. René pouvait venir, On allait être vraiment heureux.

Il sonna le soir et se présenta avec une aisance qui lui valut de la part des parents un accueil chaleureux,

— Monsieur, dit le père en souriant avec bonhomie, il paraîtrait que vous allez apporter à notre maison une invention qui nous vaudra une immense fortune. Je n'en demandais pas tant. Je vous demande surtout de nous donner votre activité sur laquelle, je le sais, nous pouvons compter, et de rendre Aline heureuse. Mais je vois du soleil dans ses yeux. Alors, tout va bien. Veuillez prendre le bras de votre future belle-mère et passons à table.

— Je voudrais d'abord l'embrasser, dit René... et vous aussi, monsieur, si vous le permettez.

*
**

Un mois plus tard, on célébrait les fiançailles.

Épilogue

Le mariage avait eu lieu alors que Solange était absente de Paris. Elle s'était décidée à partir pour plusieurs semaines afin de n'avoir aucun prétexte à donner à son refus d'assister à la cérémonie.

Et six mois avaient passé. Le hasard voulut qu'un jour les deux jeunes époux rencontrassent Solange et son mari au foyer de l'Opéra-Comique. Solange s'avança la première, la main tendue.

— Je suis inexcusable, dit-elle. Voici bientôt six semaines que je suis rentrée du Midi et je ne vous ai pas même donné signe de vie.

Elle présenta :

— Monsieur Faure... mon mari.

— Ah ! dit Georges en tendant la main ; je suis heureux de faire votre connaissance, monsieur.

Et il sourit d'un sourire plein d'une comique ironie.

Solange ni René n'avaient manifesté le moindre trouble. Aline pouvait se donner sans réserve à son bonheur.

M^{me} des Rieux avait pris le bras d'Aline.

— Quand je dis que je suis sans excuse, j'exagère peut-être un peu... Mon médecin m'a appris que dans six mois je serai maman et, déjà, je me suis mise à l'ouvrage... Oui, je tricote à longueur de journée.

— Eh bien ! je vais m'y mettre, moi aussi. Des chaussons ? Un bonnet ?... Mais ce sera à charge de revanche.

— Déjà ? demanda Solange, amusée.

— Oh ! non, pas encore... Du moins, je ne crois pas. Mais je ne veux pas tarder à avoir un enfant. Un enfant, cela doit cimenter le foyer.

— C'est vrai, reconnut Solange.

FIN